Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 15 (1886)

Heft: 10

Artikel: Histoire de la pédagogie [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039845

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que des retraites spirituelles soient organisées pour les instituteurs.

Que de choses n'exige-t-on pas de l'instituteur? On lui demande une piété sincère, l'affection et la bonté envers les enfants qui lui sont confiés, la fermeté, le zèle, le dévouement, l'amour du travail, le bon exemple; la patience, qui ne se rebute jamais devant les difficultés, lui sera aussi bien nécessaire. Or, lorsqu'il aura été retrempé par trois jours de recueillement, de prière, de pieuses méditations, avec quelle ardeur, avec quel courage il s'efforcera de remplir ses devoirs, d'être fidèle à sa noble mission! « Les véritables chrétiens, dit Montesquieu, seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs et auraient un très grand zèle pour les remplir; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. » T.

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

(Suite.)

§ 35. — JOHN LOCKE

A la fin du dix-septième siècle, nous rencontrons un homme célèbre qui, à vrai dire, n'est pas un pédagogue aux vues étendues et élevées, comme Coménius. C'est un précepteur qui a écrit sur l'éducation domestique qu'il convient de donner aux enfants des hautes classes. « Il a jeté quelques regards justes et profonds sur la nature de l'enfant et indiqué des procédés pratiques [1]. » Par là il exerça une influence marquante sur l'éducation et l'instruction dans le siècle suivant; il peut ainsi, sous plusieurs points de vue, être rangé à côté de son compatriote, le célèbre chancelier Bacon.

Cet homme est John Locke, né à Wrighton, non loin de Bristol, le 29 août 1632. Il reçut, dans sa première enfance, une éducation sévère. Il fréquenta l'école de Westminster, et plus tard, se rendit à Oxford, où il étudia avec le plus grand succès, d'abord la philosophie, puis la médecine.

Sa santé étant alors trop faible pour lui permettre d'exercer la médecine, il profita de l'occasion qui lui était présentée de se rendre à Berlin comme secrétaire d'ambassade. Revenu à Oxford, Locke s'occupa de sciences naturelles. Il entra, en 1666, en relations

[1] Paroz, *Histoire de la pédagogie,* p. 217.

avec le comte de Schaffesbury, qui lui confia les fonctions de précepteur de son fils. Lorsque plus tard le comte tomba dans la disgrâce de la cour, Locke l'accompagna à Amsterdam et ne retourna dans sa patrie qu'en 1689. Il demeura presque continuellement dans le comté d'Essex, où l'un de ses amis possédait une maison de campagne. C'est là qu'il mourut en 1704, en disant qu'il n'avait trouvé de consolation que dans le bien qu'il faisait, et que deux choses seules procurent une véritable paix dans notre existence terrestre : le témoignage d'une bonne conscience et l'espérance de la vie éternelle.

Locke partait de ce principe que toutes les connaissances humaines sont acquises, que nos sens portent à notre intelligence les impressions de tous les objets extérieurs; que nos idées, même les plus abstraites, nous sont données par l'expérience et ne sont point innées en nous.

En 1690, il écrivit ses *Pensées sur l'éducation des enfants,* ouvrage qui lui valut une grande célébrité.

« Un esprit sain dans un corps sain », telle est la maxime de Locke en éducation ; cela se comprend d'autant mieux chez lui que, comme médecin, il était à même de donner certaines règles d'hygiène. Les bains froids, la natation, le coucher de bonne heure et sur la dure, des vêtements larges, une nourriture peu épicée, voilà ce que recommande Locke.

Contrairement à Quintilien, il préfère l'éducation privée à l'éducation populaire et conseille un précepteur. Il veut tout particulièrement qu'on soigne l'éducation morale et que l'enfant soit exercé de bonne heure à l'obéissance.

Respect du bien d'autrui, probité, franchise : telles sont les vertus qui doivent être pratiquées. Il veut aussi qu'on habitue les enfants à la douceur envers les animaux. Les bonnes manières s'apprennent par l'habitude dans la bonne société plutôt que par des règles tracées par le maître.

Locke regardait la louange et le blâme comme moyens essentiels dans l'éducation, car il estime que l'on doit avoir recours à une sage émulation.

On peut adresser des louanges aux bons élèves en présence des autres pour relever à leurs yeux une bonne action, mais il ne faut pas dévoiler les fautes.

Les coups ne doivent être administrés que lorsqu'il y a obstination ou résistance opiniâtre. Il ne convient pas de les donner sur le fait, parce qu'il s'y mêle alors de la passion.

Locke veut que l'on facilite l'étude à la jeunesse, autant que possible; qu'on ne lui présente pas les leçons comme une *corvée.* Il faut inspirer à l'enfant du goût pour l'étude et le désir de s'instruire ; mais le contraire a lieu si dans l'enseignement on exerce l'esprit de l'enfant au delà de ses forces.

Les efforts du maître tendront à obtenir aussitôt que possible la lecture courante. Il fera apprendre le *Pater,* le *Credo,* les dix commandements, en les récitant devant les élèves et en les leur

faisant répéter. « La Bible entière n'est pas un livre de lecture pour l'enfance ».

Locke n'est point partisan des langues anciennes ; il conseille de commencer d'abord par la langue française ; il désire aussi que la langue latine soit apprise par l'usage ; la grammaire proprement dite doit venir seulement lorsque l'enfant comprend le latin.

Locke condamne les vers et les thèmes latins ; il pense que la connaissance du grec n'est utile qu'aux savants.

Il estime que la poésie et la musique sont tout à fait superflues. « Je ne saurais, dit Paroz, partager son opinion. Le chant et la musique sont les auxiliaires des sentiments les plus intimes de notre nature. »

Par contre, Locke recommande avec beaucoup d'instance les sciences ; on doit commencer de bonne heure l'étude de la géographie, qui sera suivie de celle du calcul ; en fait d'arithmétique, nul n'en pourrait trop savoir. L'enseignement de l'histoire nationale et de l'instruction civique ne doit pas être négligé.

Avant tout, et particulièrement avant le latin, il faut cultiver la langue maternelle et donner de bonnes notions sur le style épistolaire. Comme connaissances d'agrément, il conseille le dessin, la danse, l'équitation, l'escrime ; il est bon aussi que le jeune garçon se livre à un travail manuel à titre de récréation. En somme : « Il faut apprendre partout et avant tout ce qui est nécessaire et utile pour la vie ; on doit être pratique soi-même, afin d'apprendre à la jeunesse à l'être à son tour. »

Nous ne saurions passer sous silence que Locke a particulièrement en vue l'éducation privée d'un jeune homme appartenant à la haute noblesse et que ses avis sont en grande partie basés sur cette hypothèse.

Remarquons qu'il cherche toujours à cultiver le cœur et le caractère.

Il ne connaît pas le rôle et la valeur de l'éducation maternelle ; il fait à peine mention de la vie de famille et de sa bienfaisante influence. C'est avec raison qu'il préconise l'étude de la langue maternelle ; il faut dire cependant qu'il insiste trop peu sur l'étude des langues anciennes, mais par contre beaucoup sur l'éducation physique et spécialement sur l'hygiène.

Il était donné au XVIII[e] siècle que l'on avait appelé, dans sa dernière moitié surtout, le siècle *pédagogique,* de répandre et de mettre en pratique les principes de Locke et ceux de ses prédécesseurs.